

VÉRONIQUE FRANCIS
BIEFNOT & DANNEMARK

PLACE DES OMBRES,
APRÈS LA BRUME

Kyrielle

Deux romans en un, deux romans en miroir

Le livre 1, *La Place des Ombres*,
a été écrit par Véronique Biefnot,
le livre 2, *Après la brume*, par Francis Dannemark.
Les deux auteurs ont élaboré ensemble ce diptyque
au départ d'une idée originale de Véronique Biefnot.

★

Illustrations (couverture et intérieur) :

Véronique Biefnot

★

Kyrielle

www.francisdannemark.be/biefnot-dannemark/

© Véronique Biefnot et Francis Dannemark, 2017

ISBN 979-10-278-0397-2

Distribution : Interforum

LIVRE I

LA PLACE DES OMBRES

VÉRONIQUE BIEFNOT



Prologue

Novembre 1980

La jeune femme pencha la tête en arrière et leva les yeux vers le sommet de l'imposant immeuble, noyé dans la nuit. Un vague vertige l'envahit et elle vacilla légèrement. Sur la façade, une lézarde zigzaguait, signant l'âge de la demeure d'une longue et fine fêlure. Au premier étage, derrière une vitre poussiéreuse, dissimulée par un voile clair, une silhouette immobile semblait l'observer. Peut-être n'était-ce qu'une ombre inquiétante, projetée par la lumière d'un réverbère. Dans la fraîcheur de cette fin de soirée d'automne, Lucie frissonna. Dès qu'il la vit sur le trottoir, le vieil homme la rejoignit, la salua, une discrète lueur de satisfaction dans le regard, puis il choisit une des clés du trousseau qu'il venait de sortir de sa poche. La haute porte d'entrée de la bâtisse était d'un gris laqué élégant, mais écaillé, et la poignée ouvragée en bronze avait perdu son éclat. Dans un gémissement, le lourd battant pivota.

Dans le hall, l'homme dut s'y reprendre à deux fois pour que les rares ampoules intactes du lustre de cristal aux nombreuses pampilles ternies daignent s'allumer, éclairant çà et là les dalles de marbre blanc veiné de noir et les murs beiges où le temps avait laissé sa marque, griffant la peinture souillée. Rien ne subsistait de la blancheur ancienne des moulures sophistiquées cernant, là-haut, l'ombre confuse du plafond.

Dans cet espace vaste et troublant, le regard de Lucie se fixa sur l'escalier monumental aux larges marches de marbre vers lequel se dirigeait son hôte. La jeune femme s'arrêta un instant avant d'emboîter le pas de l'homme. Ce dernier montait avec une grande lenteur, laissant à Lucie le temps d'admirer les volutes ouvragées de la rambarde. L'organisation des lieux, propre au dix-neuvième siècle, était classique, comme le souligna l'homme ; ainsi, aux espaces de réception du rez-de-chaussée succédaient les appartements réservés aux maîtres de maison. Poursuivant l'ascension, ils atteignirent le palier du second étage, où trônait une banquette ancienne en bois doré, recouverte d'un velours élimé qui avait dû être d'un rouge profond. S'excusant, le souffle court, le vieil homme s'y posa un moment. Lucie en fit autant. Tout ici était démesuré. Et majestueusement vide. De grands rectangles clairs marquaient l'absence des cadres qui autrefois décoraient les murs. Quels portraits avaient disparu, quels paysages ? Seul leur faisait face un énorme miroir bordé de dorures fanées. Lucie y contempla l'étrange tableau qui s'y reflétait, une jeune femme pâle et inquiète assise à côté d'un vieillard dont le regard se perdait dans le vide. Lorsqu'elle le vit se lever, elle l'imita aussitôt et tous deux empruntèrent un autre escalier, en chêne celui-là, et plus étroit, qui menait à l'étage de service.

Lucie s'arrêta. Il lui semblait avoir entendu, à plusieurs reprises, derrière eux, des bruits furtifs. Des pas ? Ce n'était que l'écho d'un craquement, la rassurant-il, les marches ayant perdu l'habitude qu'on y pose le pied.

Ils arrivaient au palier du troisième étage lorsque les lampes s'éteignirent, les plongeant soudain dans une

totale obscurité. « Ne bougez pas, j'en ai pour une minute, la lumière va revenir. » Elle sentit qu'il s'éloignait, eut envie de lui dire d'être prudent, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Immobile, elle écarquilla les yeux sans réussir à percer la nuit insondable qui régnait autour d'elle.

Les secondes s'étiraient. Elle eut envie d'appeler l'homme, de lui demander si tout allait bien, mais réussit à se retenir sans pour autant évacuer la vague d'angoisse qui montait en elle. « Ne sois pas ridicule », murmura-t-elle. Un bruissement se fit entendre. La jeune femme tendit l'oreille, secoua la tête, non, rien..., une impression. Elle attendit un instant puis, tâtonnant du pied, elle retrouva les premiers degrés de l'escalier, s'y engagea avec précaution, une main tendue devant elle, elle fit un pas, puis un second, dérapa, heurta violemment son mollet sur l'arête d'une marche mais évita la chute et se rattrapa en accrochant fermement la rampe. Elle revint sur le palier. C'est alors que la lumière réapparut. L'homme était là, lui faisait face. « Vous êtes si pâle, mademoiselle. Vous avez changé d'avis ? »

*Parfois, la lune se rapproche.
Sa lumière sur la Terre est bleue.
Quelque chose de très ancien palpite dans son silence.*

PREMIÈRE PARTIE

Lucie

Septembre - décembre 1980

1.

Quelques semaines plus tôt

L'oiseau la regardait fixement. Il frappa deux fois le socle de pierre, prit son envol, la frôla de ses larges ailes et son plumage noir étincela de reflets bleutés. Lucie le regarda survoler les arbres du parc puis, quand il eut disparu, elle dégagea le croissant de son sachet. Elle récolta les miettes dans sa paume puis les lança. Rassurés par le départ de la corneille, les pigeons, vaquant autour d'elle avec leurs airs d'oiseaux indifférents, se précipitèrent sur les morceaux avant qu'ils atteignent le sol.

De son grand sac, étalé sur le banc à côté d'elle, elle sortit un manuel de linguistique, parcourut les premières pages sans parvenir à s'y intéresser, le rangea et, à sa place, prit un petit recueil dont le cuir élimé portait la trace du temps, du passage de mains sur ses feuillets. Lucie avait acheté ce livre deux jours plus tôt dans une boutique de seconde main à l'entrée du campus. Malgré sa belle reliure en cuir fauve et sa vénérable ancienneté, le bouquiniste le lui avait cédé à un bon prix, quelques pages en ayant été visiblement arrachées. Le vendeur avait insisté sur le maroquin à petit grain, sur la date, 1868, inscrite à l'or fin sur le dos arrondi du volume. Remarquant le regard émerveillé de Lucie et son empressement à parcourir les vers, il avait encore sensiblement diminué son prix. Les lettres d'or, effacées par endroits, enchaînaient avec grâce leurs pleins et leurs déliés, pour tracer le titre, *Les Fleurs du Mal*, sur le

cuir patiné. En ouvrant le recueil, la très jeune femme était tombée en arrêt devant la dédicace manuscrite qui couvrait entièrement la page de garde. L'écriture fine et élégante, les mots pudiques et touchants, l'incitèrent à acheter ce livre un peu trop cher pour son budget d'étudiante, malgré la remise accordée.

Lucie, oubliant la froide humidité du banc de pierre où elle était assise, s'attarda une fois encore sur ces phrases, fascinée par ces mots désuets, par la passion qui, néanmoins, s'y dévoilait. La date, écrite avec le même soin à l'encre bleue délavée, la poussait encore davantage à imaginer ces amours anciennes, à leur donner un visage et une histoire, à leur prêter un destin.

« Pour Garance, le 5 novembre 1910. Je pense à vous sans cesse, ma demoiselle aux yeux doux. Comme le voyageur qui traverse l'hiver pense au soleil, votre souvenir, jamais, ne quitte ma mémoire. Depuis que je vous ai rencontrée, le temps s'est arrêté, me laissant rempli d'émoi, embrasant mon cœur d'une flamme lumineuse et éternelle. Je nous sens unis par des liens invincibles et j'aspire à rester toujours ainsi, attaché à vos pas. Mes sentiments sont ma seule fortune, je vous ouvre mon cœur et mon âme, voyez-y mes folles espérances et ne les déchirez pas de vos doigts si gracieux. Vous êtes ma vie, éternellement. »

À nouveau émue, Lucie resta immobile un long moment, puis elle feuilleta le livre et, tournant précautionneusement les pages jaunies, piquetées de taches rousses, elle y lut un passage au hasard :

*« Anges pleins de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ? »*

Elle prononça lentement les mots, frissonna et referma le recueil. Une lettre s'en échappa. Commencée la veille et soigneusement pliée, elle attendait d'être terminée. Lucie en avait écrit tant depuis son arrivée dans cette ville, mais aucune n'avait suscité de véritable réaction. Maud, son amie d'enfance, ne lui répondait que très rarement et ses parents se contentaient d'envoyer des cartes postales touristiques. Lors de leur départ, ils avaient été clairs : à dix-huit ans, on est en âge de se prendre en charge. Les années universitaires faisaient partie de leurs meilleurs souvenirs, il fallait aller de l'avant, s'ouvrir au monde et aux autres. Lucie s'habituerait à vivre loin d'eux, se ferait des amis, ils en étaient persuadés.

Ainsi donc, au début du mois de septembre, un sourire fragile péniblement accroché aux lèvres, elle leur avait dit au revoir tandis que sa mère se risquait à un *Ciao !* maladroit en franchissant le dernier sas de l'aéroport. Lucie s'était retrouvée seule dans une ville inconnue, sommée de vivre avec insouciance et enthousiasme les années exaltantes qui s'ouvriraient devant elle. Mais elle ne se sentait pas prête, ne savait pas comment s'y prendre, par quel bout commencer. Maud, elle, saurait. Maud avait toujours su comment faire.

Lorsqu'elle écrivait à cette dernière, Lucie passait sous silence les longues soirées solitaires, le découragement devant les mystères du français médiéval et les kyrielles de dates du cours d'histoire de la littérature. Évitant surtout d'évoquer son désarroi face aux bandes d'étudiants chahuteurs qui passaient à côté d'elle sans même la remarquer, elle se construisait un quotidien aux allures grisantes.

Elle termina la lettre qu'elle destinait à Maud, revissa

le capuchon du stylo et le vent d'octobre en profita pour emporter le feuillet. Lucie le regarda voler sans réagir. La légère missive tourbillonna un moment en compagnie de deux feuilles mortes puis termina sa course, arrêtée par l'orteil impassible d'une des statues du parc.

Lucie dégagea la longue mèche de cheveux noirs qui lui barrait le visage, se leva en boutonnant son étroite veste de velours bleu, rassembla ses affaires, espérant que la lettre ne s'envole pas à nouveau.

La feuille de papier resta sagement coincée aux pieds de l'étrange statue. Lucie s'en approcha, la ramassa, la replia, tout en observant le vieillard de pierre qui l'avait arrêtée. L'inscription sur le socle signalait un génie des eaux, mais la coque d'écailles qui enserrait son corps le faisait davantage ressembler à une vieille sirène triste et barbue. Lucie sourit et posa une main amicale sur la joue froide de la statue.

Il était tard.

Elle pressa le pas et regagna l'allée centrale. Lucie commençait à bien connaître ce parc et ses recoins : la longue enfilade de pelouses envahie par les chiens et les ballons, les dégagements ombreux, refuge des amoureux, et surtout l'alignement des statues qui ponctuaient le parcours et dont elle osait à peine regarder les visages de marbre et les grands yeux vides lorsqu'elle rejoignait à grandes enjambées l'arrêt du bus à l'autre bout du parc.

En se dépêchant, elle pourrait arriver à temps à la cité universitaire pour préparer le repas du soir avec ses voisins de palier, des garçons pour la plupart, des étrangers surtout, avec lesquels Lucie ne parvenait jamais à engager la conversation. Après le dîner, elle retourna dans sa chambre, juste assez grande pour un matelas

posé à même le sol, une table en pin et une armoire que n'arrivaient pas à remplir les rares vêtements qu'elle avait apportés. Comme toujours, un léger brouhaha régnait dans les couloirs. Les parois des chambres, trop fines, laissaient filtrer les conversations, les musiques et les éclats de rire. Des pas s'arrêtaient parfois devant sa porte, elle retenait alors sa respiration et son cœur sautait un ou deux battements.

Lucie ne parvenait pas à s'intégrer dans cet univers de fêtes bruyantes. Les curieux rituels qui réjouissaient visiblement les autres étudiants ne réussissaient qu'à l'effrayer. En s'allongeant, ce soir-là, elle se demanda si, là où ils vivaient à présent, ses parents voyaient les mêmes arbres roussis par l'automne, si, là-bas, en Italie, où son père venait d'obtenir un poste important, ils étaient enfin apaisés par cette réussite si longtemps désirée, s'ils pensaient parfois à elle dans le tourbillon qui les avait emportés. Elle serra sur sa poitrine le recueil de poèmes, caressa doucement son cuir souple et, lisant une fois encore un passage au hasard, elle eut le sentiment que ce langage d'une autre époque était le seul à lui parler. La lecture l'apaisa, elle souffla les bougies violettes qui entouraient son lit et s'endormit dans leur odeur de lavande.

LIVRE 2

APRÈS LA BRUME

FRANCIS DANNEMARK



PREMIÈRE PARTIE

L'homme de l'ombre

Automne 2000

1.

Trop blanche, trop crue, la lumière. Trop blancs, les murs. Elle ferma les yeux. Une seconde, juste une seconde. Mais le temps est traître, il fabrique des minutes sans prévenir, des heures passeraient ainsi – la vie. Mais qu'elle passe, qu'on n'en parle plus. Elle laissa tomber la tête sur le volant. Le sommeil la saisit aussitôt. Elle n'eut pas le temps d'y disparaître, on frappait à la vitre. Non, allez-vous-en. Il n'y a personne.

Mais on frappa à nouveau. Elle rouvrit les yeux. Le visage de l'homme qui la regardait était sec, mal rasé, elle aurait pu se laisser tomber dans ses yeux gris sans crainte de jamais remonter à la surface. Un infime sourire sembla plisser les lèvres de l'inconnu, accompagné d'une phrase qu'elle ne comprit pas. Elle abaissa la vitre.

— Je crois que vous pouvez couper le moteur, lui dit-il. Du moins si c'est ici que vous voulez vous arrêter.

— Je crois... je crois que oui, répondit-elle en ouvrant la portière.

Elle eut un peu de peine à quitter la Mercedes. L'homme de haute taille glissa un bras sous le sien, il était ferme, elle sentit qu'elle pouvait accepter, elle se laissa aller.

— Je suis un peu malade, dit-elle. Je crois que j'ai trop bu.

— Si vous le permettez, je vais vous aider. Mais je vais d’abord éteindre les phares et couper le contact. Ça ira ?

Elle s’appuya contre le véhicule et fit oui de la tête. C’est alors qu’elle vit le chien. Un grand chien noir qui s’était assis et l’observait. Ses prunelles d’un fauve cuivré brillaient intensément. « On dirait qu’on y a allumé un feu », pensa-t-elle à haute voix. L’homme lui tendit ses clés, elle les mit maladroitement dans son sac.

— Vous travaillez ici ? Vous gardez le parking de l’hôtel ? bredouilla-t-elle.

— Parfois. Venez, l’ascenseur est à deux pas.

— C’est votre chien ? Je ne connais pas cette race.

— Moi non plus.

L’homme portait un jeans, une veste en velours froissée sur un pull en laine de couleur indécise. Une quarantaine d’années sans doute. Gris, ses yeux. Gris lumineux. Quand ils se mirent en marche, son bras sous celui de l’homme, le chien se colla au côté de ce dernier, mit son pas au rythme du sien. Des ombres lentes. Devant l’ascenseur, elle s’appuya contre le mur. Lorsque la porte s’ouvrit, elle écarquilla les yeux. Cette femme si pâle dans le miroir. Elle essaya un sourire. « On dirait un fantôme », murmura-t-elle. D’un geste, il l’invita à entrer dans la cabine. « Je m’appelle Maud. Et je ne me sens pas très bien... »

Il eut juste le temps de la rattraper.

*Parfois, la lune se rapproche.
Sa lumière sur la Terre est bleue.
Quelque chose de très ancien palpite dans son silence.*

2.

Elle ouvrit un œil. Seule une lampe de chevet éclairait la chambre. Sur son corps, elle sentit le poids d'une couverture. Elle tourna le visage vers la gauche. L'homme était assis, le chien aussi, à côté de la chaise.

— Quelle heure est-il ?

— C'est encore la nuit, dit-il. Comment vous sentez-vous ?

— Morte, répondit-elle. Mais un peu mieux. C'est vous qui m'avez... ?

— Vous avez fait un malaise en entrant dans l'ascenseur.

— Je vous remercie infiniment. Et je suis désolée, il ne fallait pas. J'ai dormi longtemps ?

— Deux heures. Buvez ceci.

Il lui tendit un verre d'eau, elle en avala lentement une gorgée. Se réveilla vraiment.

— Je suis terriblement gênée, dit-elle en repoussant la couverture pour s'asseoir au bord du lit.

Comme il se levait, elle ne put s'empêcher de dire fiévreusement : « Ne partez pas encore, je vous en prie. »

Il la regarda en penchant la tête, sans sourire, sans surprise.

— Il y a une machine à café. Je vous en prépare un ?

— Vous devez avoir du travail, je ne voudrais pas vous retenir. Juste vous dire merci. C'était bien qu'il y ait quelqu'un ce soir. J'étais... perdue.

— Je sais. Ce sont des choses qui arrivent.

— Je veux bien un café, si vous en prenez un avec moi. Comment vous appelez-vous ?

Il hésita.

— La Brume.

Elle plissa les yeux.

— Ce n'est pas courant comme nom.

— On me l'a donné un jour, je l'ai gardé.

— Il est beau.

D'un sifflement presque imperceptible, l'homme demanda au chien de le laisser passer puis il se dirigea vers le percolateur posé sur le coin d'un meuble, de l'autre côté de la vaste pièce. « Je reviens dans un instant », dit Maud en quittant le lit pour la salle de bain. Des larmes teintées de rimmel avaient tracé sur son visage une multitude de petites lignes brisées. Elle fit couler de l'eau, s'en aspergea longuement, faisant disparaître les vestiges de son maquillage.

Quand elle regagna la chambre, l'homme avait allumé une autre lampe et posé deux tasses sur la petite table ronde qui occupait l'espace près de la fenêtre aux épaisses tentures soigneusement tirées. Il l'attendait pour s'asseoir.

Il n'avait pas du tout l'air d'un gardien de nuit. Mais elle n'aurait su dire de quoi il avait l'air. Il y avait juste ses yeux. Elle avait confiance en ces yeux-là. Ils ne se détourneraient pas.

Assise, sa tasse de café en main, Maud regardait autour d'elle.

— C'est un bel hôtel, conclut-elle. Je ne m'en étais pas rendue compte.

— C'est la première fois que vous venez ?

— Je ne crois pas. J'ai dû passer une nuit ici il y a dix ans, quelques mois avant la naissance de Vincent, en 1990.

Elle sourit tristement.

— Je ne suis plus sûre de grand-chose, ces temps-ci.

— Vous avez pleuré dans votre sommeil, dit-il en posant doucement la main sur la tête du chien.

Une fraction de seconde, elle envia l'animal. Regarda sa tasse comme s'il y avait là, dans le liquide obscur et parfumé, une réponse à trouver aux questions qui la tourmentaient. Elle avait trente-huit ans et se sentait sans âge. Usagée. Sans cœur, sans beauté. Elle était belle pourtant, malgré l'ombre qui ternissait l'éclat de ses cheveux blond vénitien, faisait virer vers le noir ses yeux noisette. Et bien que ralentis, ses gestes étaient justes et pleins de grâce.

« Mon fils, Vincent, a dix ans. Il vient d'être transféré ici, dans un hôpital universitaire. Il souffre d'une maladie si rare qu'elle n'a pas de nom, en tout cas les médecins ne sont pas d'accord sur le nom à lui donner. Ils vont y arriver, je suppose, mais j'ai si peur qu'ils y arrivent trop tard... »

Elle avait dit cela d'une voix atone.

« Je ne comprends plus rien. Il allait parfaitement bien, c'est arrivé comme ça, du jour au lendemain. Comme tout le reste, comme tout ce qui est arrivé depuis un an... »

Dans la chambre voisine, quelqu'un se mit à tousser, une quinte de toux violente.

— J'ai terriblement envie d'une cigarette, dit-elle.

— Je crois que les détecteurs de fumée sont *terriblement* efficaces, dit l'homme. Je crains que vous receviez

une douche froide et la visite des pompiers. Mais si je ne me trompe, il y a un balcon.

— J'ai un joli briquet mais pas de cigarettes, répondit-elle.

— Je n'ai pas de briquet, juste des allumettes, mais j'ai un paquet de Craven A.

L'étroit balcon où ils prirent place donnait sur une avenue que la nuit plongeait dans une profonde immobilité. La clarté de la pleine lune en polissait les moindres détails.

D'un mouvement de la main, l'homme l'invita à regarder le ciel. Un nuage filiforme glissait doucement devant la lune tel un sous-titre dans une langue disparue.

« Depuis un an... ? » dit l'homme. Elle se pencha un peu, expira la fumée de sa cigarette et la balaya d'un geste mécanique avant de se mettre à rire d'un drôle de rire qui venait de loin et lui faisait mal.

« Vous ne me croiriez pas. Vous penseriez que je suis folle... » Elle laissa tomber le mégot et le suivit du regard jusqu'à ce qu'il touche le sol, petit œil rouge qui roule puis s'éteint. Les larmes étaient revenues. « Que vont-ils me dire demain, tout à l'heure, à l'hôpital ? »

Ils quittèrent le balcon. Le chien se leva. Il regarda l'homme, puis Maud, et émit un son étrange, une sorte de long bâillement modulé qui aurait pu être le cri lointain et assourdi d'un oiseau de nuit.

« Ce serait bien si vous dormiez maintenant. Tout ira mieux après. »

La voix était si douce, et la main sur son poignet si légère et si présente. Elle fit oui d'un mouvement de la

tête. L'homme et le chien s'en allèrent. La porte se referma sans bruit. Très vite elle se dévêtit et se glissa sous les draps. Elle vit dans l'obscurité un rayon de lune qui franchissait la frontière des rideaux et s'endormit aussitôt.